

Une bouteille à la mère

Christian Dubois

Une bouteille à la mère

Une bouteille à la mer, c'est bien sûr le pari de l'adresse, sans lequel nulle clinique ne serait pensable. Double pari, à y réfléchir : « Il y a de l'adresse » et « il y a du sujet ». L'emploi de ces « partitifs » mériterait à lui seul tout un travail. C'est que le « partiel » en psychanalyse avec les tout petits est une notion fondamentale à ne pas trop vite référer à une prétendue évidence maternelle de « l'objet partiel ». Pourquoi ne pas considérer que si Freud utilisa cette notion à propos de la pulsion, c'est parce que ses représentants représentent partiellement le sujet... et que les coordonnées de jouissance de l'objet qu'elles contournent lui confèrent quelque peu d'identité ?

Alors, isoler comme nous pouvons le faire en clinique avec les bébés, tel signe parce qu'il est signifiant à nos yeux, « partialement » signifiant dirais-je, comme production de l'enfant, le faire valoir comme tel auprès de l'Autre maternel, comme réponse à tel signifiant de cet Autre, n'est-ce pas là, le travail de notre hypothèse qui d'un « partialement » devient « partiellement » représentatif d'un sujet qui aura tenté ainsi, dans l'après-coup, de se dire ?

Remarquons d'emblée que ce repérage clinique d'un signe, est un cerne qui met en jeu la fonction du trait unaire et inscrit comme tel, une première différence des places. C'est seulement alors que l'Autre est marqué et commence à valoir comme lieu.

Exil et défaut de symbolisation primordiale.

Je voudrais interroger aujourd'hui la symbolisation primordiale, celle qui rend possible que la métaphore paternelle ne joue pas à faux. En travaillant avec de très jeunes enfants à *La Lice*¹, nous sommes constamment interrogés par ces moments très précoces où l'Autre se constitue comme *lieu*, lieu d'inscription d'une trace d'expérience de la jouissance de l'Autre (maternel) mais aussi lieu d'ex-sistence du sujet. Pour tout dire, lieu d'adresse.

Notre expérience nous enseigne que tant l'institution de l'Autre et de la fonction de « représentation », que la constitution subjective peuvent être fragilisées voire même réversibles². Parmi tant d'écueils possibles, l'exil et l'errance psychique d'un parent tiennent une place importante.

L'âge de nos consultants mais aussi la précarisation des interactions précoces, font que notre clinique est celle de la *constitution* des premières représentations plutôt que l'écoute des représentations déjà inscrites dans l'Autre.

L'exil dont je vais parler aujourd'hui, est celui de la deuxième ou troisième génération, l'exil vécu comme une situation de fait, un hors sens, une adversité. Il ne s'agira donc pas de l'exil où se constitue une position politique, une identité, une raison d'être exilé, un adversaire comme cause de l'exode, mais un exil où, bien plutôt, l'identité se dilue voire se dissout jusqu'à l'absence du sens d'exister. Il se distingue toutefois de l'immigration parce qu'il pose le problème du traumatisme avec son florilège de stupeur, de difficultés d'idéation. Du traumatisme mais aussi de sa transmission. Cette forme d'exil qui engendre parfois un fonctionnement déficitaire ou pseudo déficitaire venant cicatrifier un tout autre fonctionnement psychique, psychotique ou *borderline*.

Comment un tout jeune enfant se débrouille-t-il dans ces conditions pour ne pas être hagard face à un Autre maternel immobile ?

Je vous livre mon hypothèse : *toute configuration de l'Autre qui n'offre pas à l'enfant l'occasion de repérer sa faille pour s'y loger, l'expose à l'errance de le confronter au non lieu de l'Autre, à l'Autre comme non lieu. A l'Autre de la succession signifiante, l'Autre de la métonymie en place de l'Autre de la substitution signifiante, de la métaphore.*

Cette faille, ce peut être la division subjective de celui qui tient ce lieu pour l'enfant. Mais elle n'est, à mon sens, nullement synonyme de cette division subjective. C'est bien plutôt ce mouvement qui se lit dans cette phrase ma-

1. *La Lice* est une unité de pédopsychiatrie ambulatoire travaillant avec les bébés.

2. Voir par exemple à ce propos le très beau film de Koré Eda Hirokazu *Nobody Knows* qui dépeint le destin différent de quatre enfants laissés pour compte par une mère folle.

gnifique que prononça Jorge Semprun à Francfort en 1994 : « Ma patrie n'est pas la langue, ni la française ni l'espagnole, ma patrie c'est le langage. C'est-à-dire un espace de communication social, d'invention linguistique : une possibilité de représentation de l'univers. De le modifier aussi, par les œuvres du langage fût-ce de façon modeste, à la marge. »³ Par « faille », il faut entendre cette occasion de mobilité entre une trace privée et l'inscription dans un espace plus large.

Je voudrais entendre ce propos comme une occasion de m'interroger sur ce qui permet ce trajet du plus singulier à l'universel, de quitter les fondements de son être, sa langue « maternelle » comme demeure dans laquelle il s'est construit, dans un mouvement créatif de non identité à lui-même. Interroger, donc, la capacité de ne pas être détruit face à la nécessité de s'extraire d'une singularité constituante, qui n'est pas uniquement narcissique, pour rejoindre, ne serait-ce qu'un instant, un espace de création, de symbolisation qui le dépasse, qui le transcende.

Comment donc être en exil de soi sans errer, que ce soit psychiquement en ne rencontrant que le non-lieu de l'Autre ou en déambulant, traînant sa carcasse dans les non-lieux de notre modernité ?

Comment se constituent des remparts contre l'errance ?

Très précocement, il me semble.

C'est à mon sens, une fonction maternelle primordiale d'articuler *dans la grammaire de ses pulsions*, de sa langue, de son corps, le constant et l'inconstant, le consistant et l'inconsistant, la présence et l'absence, le 1 et le 0, de telle sorte qu'elle transmette dans *la grammaire de l'enfant* ce trait du non identique à soi, ce trait qui ne dépend pas d'elle, dont elle dépend, qui la fait dépendre d'un Autre, (pour n'être pas toute), pour se dépendre d'elle-même et ouvrir à la substitution, à ce que l'enfant puisse se dépendre d'elle, puis à son tour de lui-même.

Toute maternité se révèle alors, et peut-être seulement alors, à la fois unique et irremplaçable et dans le même mouvement remplaçable, substituable. *Essentiellement*.

L'identité repose sur un lieu vide parce que l'origine est un lieu vide... mais que chacun s'efforce de penser c'est-à-dire de faire consister en le peuplant d'épopées nouant réel, imaginaire et mythe. L'Autre maternel, la langue, la culture ou quelque autre champ d'effectuation du symbolique sont des moyens de penser le lieu vide de l'origine mais ne *sont* pas l'origine, ils charrient un *savoir* qui rend compte de la nécessité de cette dynamique

3. Jorge Semprun, *Mal et modernité*, Points, 1995, p. 77.

propre à l'humain de ne pouvoir être identifié à ce qu'il *est*, à ce qu'il pense, à sa condition, à son origine etc.

Les femmes ont par ailleurs un rapport au lieu différent des hommes dont il n'est pas possible de rendre compte sans développer la façon dont une femme s'inscrit dans le langage.

Des auteurs comme M. Duras, par exemple, ont insisté sur cette proximité silencieuse des femmes au lieu, sur leur tentation d'habiter un lieu au-delà de la parole.

Mais si les femmes habitent un lieu « autrement » que les hommes c'est aussi à leur position de mère (potentielle ou effective) qu'elles le doivent.

La Mère est *fantasmatiquement* le lieu d'origine. Peu parmi les femmes résistent à cette tentation de *se prendre* pour l'origine, peu parmi les hommes résistent à les y *placer* tant la grossesse est vécue *fantasmatiquement et presque naturellement* comme le lieu réel, le lieu recel de l'origine.

Le tableau de Gustave Courbet *L'origine du monde* vient ici illustrer mon propos tout comme cette parole d'une mère à son enfant après avoir subi une hystérectomie : « On m'a enlevé ta première maison ! »

Que la mère soit mise *primordialement* au lieu de l'Autre veut dire *aussi* que c'est elle qui primordialement donne lieu à l'enfant en l'introduisant dans ce premier champ d'existence qui est la langue même si, on le sait, cette inscription nécessite l'opération paternelle.

Alors, il ne faut pas trop s'étonner qu'avoir un enfant réactualise bien des questions « archaïques » chez *toute* femme : celle de son lien à un au-delà de la langue, ainsi que la perte en être qu'exige son inscription dans l'Autre. « Donner naissance » y renvoie nécessairement, me semble-t-il. Avoir un enfant en exil offre l'occasion de masquer ce « pas tout » dans la langue *essentiel* par les multiples difficultés d'accordage entre les codes culturels et l'impossible exactitude de la transcription de ces façons d'accueillir l'enfant et la maternité en dehors de leur champ d'émergence.

« Archaïque », est un signifiant qui n'est guère usité dans le champ lacanien. On sait que Freud l'emploie à propos de son hypothèse « phylogénétique » et que c'est M. Klein qui lui donne ses lettres de noblesse. Bien plus qu'un synonyme de « pré-génital », ce signifiant représente, à mes yeux, ce qui est laissé en rade de la position dépressive...c'est-à-dire ce qui reste « non lié » (schizo paranoïde dans le vocabulaire kleinien) par l'opération du miroir.

C'est à cette « liaison », on le verra, que nous travaillons à *La Lice*.

Si à suivre S. Freud, l'inconscient fonctionne selon l'identité de perception, si les traces mnésiques de ces expériences de satisfaction (ce que j'ai

appelé « coordonnées de jouissance dans l'introduction) sont recherches de l'identité identique dans le maintien d'une homéostasie, c'est néanmoins parce que la Chose manque radicalement à l'appel que tout le travail de représentation se met en place et meut le corps.

Du fait de sa prise dans le langage, la subjectivité de l'humain n'est pas immanente à la sensibilité, l'enfant étant confronté non seulement à la mère qui l'introduit dans le champ de son savoir mais aussi à la mère comme support de ce qui ne pourra jamais se représenter.

Dans la constitution des quelques points d'ancrage pour que le nomadisme propre à l'être humain, soit découverte, arpentage et ne se transforme pas en errance, déambulation hagarde, en cas d'exil, il est essentiel que ces points d'arrimage soient davantage *mouvement* que fixité.

Errance infantile et faillite de la fonction maternelle

Elle avait fait ce qu'on appelle un déni de grossesse, à moins que ce fût un déni de maternité ! Il était né dans la toilette : elle ne l'avait donc pas « mis au monde » ! Elle pensait aller à selles puis il était arrivé...elle l'avait retenu... puis on appela la grand-mère parce qu'on ne savait pas quoi faire. Il était arrivé en sévère hypothermie à l'hôpital où il a séjourné quelques temps en néonatalogie.

C'est dire évidemment l'image du corps en jeu chez sa mère au moment de sa « naissance » et la place qu'il occupait pour elle, chez elle, on hésiterait ici à dire « dans le psychisme maternel » : une place d'objet à jeter...ou à retenir. Une place d'objet anal qui côtoie dangereusement une place d'objet a, somme toute.

Mais elle voulut en être la mère.

« Je suis la mère ».

Songe-t-on assez de quel genre d'énoncé relève cette affirmation ?

A voir l'enfant si peu concerné par sa présence et par son appel, bien plus tard, à un an et demi, lors du premier entretien à *La Lice*, on pouvait douter qu'il s'était agi là d'un performatif ou d'un prédicatif.

C'est pourquoi, lors de ce premier entretien, nous avons pris soin d'énoncer fermement que si nous acceptions de travailler à ce que cet enfant ait une inscription dans l'Autre parental qui ne le confine pas à l'existence quelque peu végétative qui s'affichait là devant nous, nous n'interviendrions pas dans cette délicate question d'un éventuel « retour » à la maison !

Mais pourquoi diable, veut-elle si intensément le « reprendre » – terrible terme – cet enfant né sans inscription psychique ?

Plus essentiellement, ce « je suis la mère » ne serait-ce pas *toujours* un *non performatif et un non prédicatif*⁴ ?

Notons, comme les adolescents en rupture de repères nous le rappellent, le voisinage de ce « non prédicatif » avec l'insulte, [« ta mère ! », disent-ils], ou le nom propre...comme si à l'instar de l'insulte qui offense non en tant que référence au monde mais en tant que pure expérience de langage, qui tente de ramasser dans un vocable l'être de l'humain, « je suis la mère », pour être crédible, devrait aussi entraîner, viser cet arrachement au monde sensible. Notre travail visera donc cette nomination/n'hommination⁵.

L'équipe hospitalière et bientôt celle de SOS Enfants furent alarmées par son incapacité à pourvoir à ce qu'on appelle « les soins primaires »... alors pour ce qui est de la « préoccupation maternelle primaire »...

Un détail retint mon attention dans les rapports : l'enfant était vomisseur, et la mère avait inquiété en remettant, consciencieusement le vomi dans la bouche, pur trou, tuyau cracheur. Déspécification pulsionnelle, dirions-nous.

Faisait-elle l'hypothèse que derrière la bouche qui recrache il y avait quelqu'un ? En souffrance peut-être ?

L'enfant fut longuement hospitalisé et ne prit pas tout de suite le chemin de la pouponnière. Il eut sans doute le temps de « s'adapter », avec les conséquences que l'on devine, à cette mère sans hypothèse à son égard et à l'anonymat de l'institution hospitalière.

Dès le placement, la mère disparut pendant un an.

Un deuxième enfant arriva, dans de tout autres conditions : d'abord vécue, elle aussi comme un kyste qui se développe, la grossesse fut ensuite suivie, l'accouchement plus conforme à ce qu'on pense généralement, mais l'hospitalisation en unité « mère enfant » imposée par le Tribunal ne se produisit pas : l'unité hospitalière refusa ! C'est qu'elle ne pariait toujours pas sur le devenir mère...de la mère !

Par un curieux effet de miroir, ce fut la deuxième naissance qui permit à la mère d'investir le premier enfant et...à l'institution de placement qui les hébergea tous les deux, de se mobiliser parce que le développement de l'aîné inquiéta...davantage que celui du deuxième ! Lui qui, contrairement à l'aîné portait le nom de son père comme patronyme, elle voulut le nommer d'un prénom exactement en miroir de celui de l'aîné. Le père s'y opposa.

L'enfant présentait, lorsqu'il arriva chez nous, un retard de développe-

4. Soit un terme qui ne permet pas de construire une classe d'objets où pouvoir inscrire les entités d'un prédicat.

5. J. Lacan, *L'acte psychanalytique*, Éd. ALI, Inédit.

ment important, (intellectuel et psychomoteur), un regard qui ne s'arrête sur aucun proche ou un objet, une hypotonie pour laquelle aucun dysfonctionnement neurologique n'avait pu être trouvé, et une bouche béante d'où s'écoulait un fil de salive...

L'errance chez le tout jeune enfant, si elle se diagnostique peu comme telle, se rencontre néanmoins très souvent dans des tableaux de dépression précoce : non accrochage du regard et de l'attention, regard qui ne se pose pas sur quelqu'un, qui traverse ; déambulation sans retrouver et distinguer des proches ou des jouets « connus » (il ne semble pas reconnaître sa mère ni les lieux), rythmes erratiques etc. Bref, une panoplie de « troubles de l'attachement et du contact ».

A mère sans représentation, enfant sans représentant.

Le travail s'engagea pour que rencontre, il y ait.

Mais qu'est-ce qu'une rencontre ?

Pour eux, entre beaucoup de moments où ils ne se croisent pas (ni au niveau du regard, ni de la voix, l'enfant errant « protégé » derrière un gros ballon rouge sans qu'il ne découvre réellement l'espace psychomotricité, par exemple) ce sont parfois des moments « de retrouvaille » : un corps à corps lors desquels la mère énonce qu'il(s) recherche(nt) une « petite chaleur ». Une petite odeur. Disait-elle. Petits câlins très « animaux », si vous me permettez, où les images du corps en jeu sont très archaïques et surtout liées au temps de la présence, c'est-à-dire sans réelle inscription.

Un soin tout particulier fut mis à entourer de mots les retrouvailles, les séparations aussi, grand cas fut fait du moindre regard qui avait l'air de se poser sur un objet, un lieu ou que sais-je encore qui avait l'air *reconnu*... et ce ne fut sans doute pas pour rien que les premiers mots de l'enfant furent non point « maman » mais « bateau » (de « bateau sur l'eau, ... ») ou dodo (de « fais dodo Cola, mon petit frère... ») que notre équipe entonne en chœur avec la mère lors des séances !

Avec beaucoup de ténacité, nous nous efforçâmes à ce que les quelques phonèmes du prénom constituent une inscription corporelle dans l'Autre. Mais bien plus que cela, que des traces de son activité en séance, se récolent en un accueil. Travail d'accueil d'un enfant non mis au monde, mais jeté comme un objet.

Ces « traces de lui », nous les relions et relisons sans cesse, avec la mère, accrochés, pour ma part, à cette phrase de Lacan : « Un être qui peut lire sa trace, cela suffit à ce qu'il se réinscrive ailleurs... cela le fait dépendre d'un

Autre dont la structure ne dépend pas de lui »⁶.

Il y aurait là l'occasion de déployer tout ce que recouvre une nomination qui fait inscription.

Chaque fois que nous repérons dans l'activité de l'enfant une séquence, nous l'isolons. Si je parle à ce propos d'effet de nomination, c'est parce qu'y est repérable la fonction distinctive du trait unaire. Avant que nous sachions ce qu'elle représente, cette séquence devient ainsi signifiante et représente l'enfant auprès d'autres signifiants qui nous habitent.

Ceux-ci pourraient être énoncés comme un savoir (savoir acquis), mais nous encourons alors le risque d'écraser la dynamique de ce qui se déroule dans l'interaction mère/enfant sous le poids de notre savoir.

Nous pouvons tout autant tenter que la séquence isolée évoque quelque pensée chez l'Autre maternel. Cette voie, dans le cas que nous évoquons ici, reste souvent lettre morte dans un premier temps, mais progressivement, s'appuyant sur ce qui s'est constitué en séance, la mère ose parfois quelques associations interprétatives.

Nous pouvons aussi faire « débat » entre nous en leur présence pour que mère et enfant puissent y prendre part chacun à leur manière !

Ce qui me paraît essentiel, c'est que cette séquence rencontre le travail psychique de liaison de l'analyste ou du thérapeute.

Quoi qu'il en soit, isoler ainsi une séquence de comportement de l'enfant, c'est la mettre entre guillemets, ce qui permet d'instituer un espace d'entre deux : nous pouvons nous y référer, faire retour à cette séquence comme s'il s'agissait d'une *citation*... il a « dit » ceci. Ce dire devient dès lors le réel devant lequel nous nous interrogeons ensemble. Ce dire est support de *l'énigme*. *Citer*, c'est isoler de son contexte un énoncé qui fait énigme et témoigne qu'il y a eu énonciation par cet enfant qui ne possède pas encore le langage ni les pronoms personnels. « Citer » est donc précurseur de cette différenciation de soi à soi et à l'autre, d'une certaine individuation.

Repasser et repasser encore par ces *Wahrnehmungzeichen* pour les inscrire comme signifiantes, les valider comme signifiants, telle semble être *l'éthique de l'institution des premières représentations*.

En dehors de ces moments, l'enfant semble avoir peur de tout objet à « visage humain », signe que la fonction d'humanisation, d'anthropomorphisation du monde est déficiente et le laisse souvent dans une angoisse radicale.

6 J. Lacan, Séminaire « D'un Autre à l'autre », Éd de l'ALI, Inédit.

Gel de la pensée dans le transfert

Les premières séances, surtout, furent très « lourdes » à supporter : l'ennui face à cette mère au fonctionnement déficitaire qui regarde « de loin » sans trop participer, sans trop y mettre du sien, nous gagne très intensément... l'immobilité psychique, comme effet de transfert, cette absence de jeu, fut et reste encore, dure à soutenir pour ne pas la combattre.

L'évasion psychique en place du ludique [dans le transfert, aussi] est-ce synonyme d'errance en place d'exil ?

Nous restâmes en rade pour ce qui est du travail de la présence et de l'absence jusqu'au jour où elle énonça : « Je n'ai pas d'idées sur ce qu'il fait quand je ne suis pas là ! , vous comprenez, je le vois si peu ! »

Aussitôt, nous élaborâmes avec elle un carnet, contenant ses questions sur la vie de son enfant à la pouponnière, des photos. Un autre carnet pour l'enfant. Nous prîmes donc une série de photos et eûmes bientôt l'émerveillement de voir l'enfant prendre plaisir à (se) désigner du doigt...Progressivement le regard devint distinctif !

Chez le tout petit, c'est la mère, la mère préspéculaire qui tient lieu des fonctions immatures de l'enfant. Dans son séminaire de 1993/1994, « La mère et la Chose »⁷, Jean Bergès nous rappelle avec opportunité que la mère comme savoir, que le savoir maternel pose la question des inscriptions, de la lettre dans ce qu'elle a de réel. Ce stade primordial d'instauration des représentations inconscientes, ne peut se penser sans ce qui résiste à la représentation et au jugement : *Das Ding* / la Chose.

C'est-à-dire que ce travail de constitution des représentations va aussi être un travail de l'étranger, sur l'étranger et le familier, de ce qui va rester profondément étranger à soi et qui constituera le « noyau du Moi »⁸.

Un travail d'inscription (ne serait-ce que sur la forme de l'être pas) du *Unheim* au cœur même du *Heim* qui fixe et borde l'angoisse par des représentations.

« Il me semble que *Das Ding* serait à prendre en considération dans le rapport avec la fonction de la mère, qui est une fonction vicariante de toutes les fonctions qui ne marchent pas chez l'enfant, dans ce que ces fonctions de la mère sont appréhendables par l'enfant. »⁹

7. J. Bergès, *Le corps dans la neurologie et dans la psychanalyse*, p. 179-212, Erès, 2005.

8. S. Freud, *Esquisse d'une psychologie scientifique*.

9. Ibidem. p. 181.

Appréhendables signifiant :

- Que d'une part du côté du symbolique, parce qu'elle lui parle, elle suppose qu'il peut entendre *et répondre*. Il lui est transmis de ce fait quelque chose de son inscription comme être sexué dans sa généalogie dans la mesure où il aurait été pensé, parlé...
- Que d'autre part sur le plan du corps, cette fonction vicariante de la mère laisse la place à penser qu'il n'est pas simplement un prolongement de son propre corps à elle. Qu'il y ait « du débordement dans l'air » et des deux côtés !

Le champ de notre travail se trouve ainsi borné par un double décollement : non seulement une tentative de mobilisation psychique de cet autre maternel à rencontrer cet enfant, rencontrer l'enfant au-delà de sa valeur (dé) narcissisante pour la mère en la rendant sensible à ce qu'il n'est pas un prolongement d'elle, qu'il peut être sans elle, loin d'elle. A ce qu'elle l'éprouve séparé d'elle.

Comment donc l'amener à supposer que ce détachement d'elle fût possible quand paradoxalement, la séparation effective n'y aide pas...

Travailler à ce que les signes de son développement ne soient pas signes d'un bon ou mauvais fonctionnement de l'objet corps mais signes qu'il y a un être qui répond et anticipe. Signes dont parfois, elle peut être l'adresse, *seulement* parce qu'elle pourrait ne pas l'être.

D'autre part, au niveau de l'enfant, il s'agira d'un décollement avec l'imédiateté de l'expérience : constituer avec lui des traces, puis des représentations « d'expérience de satisfaction/insatisfaction » (à jamais perdues mais qu'on peut retrouver) et surtout de les articuler entre elles. En effet, vu le fonctionnement psychique maternel, cet enfant n'est pas inséré dans un trajet pulsionnel du côté maternel, mais plutôt dans une représentation holophrasée.

Entendre avec lui que ce qu'il produit comme réponse (par exemple son évitement de tout objet qui a figure humaine) le représente, le spécifie *lui* à nos yeux, le caractérise. Ce pourrait bien être *sa réponse* : ainsi, nous fâchons-nous très fort sur ces objets qui l'effraient, nous les répudions théâtralement...de sorte qu'aujourd'hui, il se fâche en disant « non » à leur approche. Entendre, donc, ce qu'il signifie pour qu'il se constitue autrement que comme personnage en quête d'auteur.

Accepter, le temps qu'il faut, de se faire support dans le transfert des fonctions maternelles n'est pas sans risque.

En effet, on est toujours à se dire qu'on pourrait l'oublier, qu'on pourrait facilement « en oublier un ». Transfert de haine, pulsion de mort, évincement

radical toujours en risque de faire irruption sur fond de rapt en deçà de toute représentation.

C'est aussi, du côté de l'enfant, une mise en acte d'un corps à corps dans lequel la méprise peut commencer à se répéter. Car le transfert, à ce moment préverbal (pas pré langagier), n'est-ce pas qu'il puisse me prendre pour un autre ?

En jouer, en présence de la mère, n'est-ce pas alors, réintroduire cette dimension de l'Autre, représenter quelque chose à la place de... et ainsi ouvrir cet espace où la substitution voire une certaine sublimation est de mise ?

C'est dans le droit fil de Lacan que j'insiste sur cette substitution comme première trace de fonction paternelle « dans » la mère...

En effet, dans son interrogation sur la façon dont se constituent les points de capiton au cours de la première leçon du séminaire « le désir et son interprétation », Lacan donne toute son importance lors du passage du premier graphe, celui de la « prise dans le langage, au second où s'appréhende le désir de l'Autre, à l'avènement d'un principe de substitution là où primordialement il n'y avait que succession. « Commutativité à partir de laquelle s'établit pour le sujet, la *barre* entre le signifiant et le signifié. »¹⁰

Une mère pur miroir

Vous l'aurez compris : vu sa structure psychique, ses carences etc., l'étayage tient une place importante au cours des entretiens : une place supplétive dans le transfert des difficultés de « jeu de soi à soi ». La mère s'appuie, imite notre façon d'aller chercher les jeux de bouches, de langage, de les imiter mais aussi de les transformer. Dans un premier temps de façon quasi écholalique, puis en y mettant un peu du sien.

A quelles conditions ce travail de l'étayage ne se replie-t-il pas sur une orthopédagogie ?

Il me semble que la place que nous donnons aux écarts entre les divers thérapeutes de notre équipe au sein même des séances, assure que ce n'est d'aucun savoir *a priori* et plein que nous proposerions comme idéal, qui gouverne notre acte.

Etayage n'est donc point écolage !

C'est donc dans le transfert que nous nous efforçons à ce qu'elle trouve, je dirais même à ce qu'elle se laisse aller à cet écart, parce que sa structure psychique où domine l'holophrase ne s'y prête guère. Notre façon de tra-

10. J. Lacan, « Le désir et son interprétation », Séminaire 1958/1959, Leçon 1, Éd. ALI.

vailler, à deux voire à trois, nous donne aussi l'occasion de jouer presque théâtralement une différence de nous à nous.

Ce travail peut aussi se comprendre comme une syntonisation entre *la grammaire* de l'activité pulsionnelle de l'enfant et de celle du tenant lieu de l'Autre (comment passer d'un circuit court à un circuit long), il est tout autant, dans le transfert une recherche d'un certain accordage entre nos interventions et celles de la mère.

Car, sans cela, les échanges entre la mère et l'enfant resteraient ce qu'ils sont : purement bi-univoques, pur miroir !

Or, être l'Autre du miroir, ce n'est pas être pure image spéculaire. Pour que le miroir soit bien le moment où la mère n'obéit plus à l'enfant, encore faut-il qu'elle lui ait donné l'occasion d'en éprouver l'illusion. Mais encore faut-il aussi qu'elle reconnaisse ses débordements, qu'elle le reconnaisse autre que ce qu'il se vit, anticipant. Et pour cela l'amener toujours un cran ailleurs. La construction d'une *ipséité* qui ne soit pas une *mêmeté* dépend de cette mise en chaîne signifiante qui n'est pas seulement que d'autres signifiants fassent échos mais prennent une place différenciée.

En ce sens, le miroir devient un espace plurivoque et ouvre à une première séparation.

Où en est-on ?

Il semble bien qu'aujourd'hui, après plusieurs mois d'un travail très intensif, l'enfant ait acquis la capacité d'inscrire une référence, sa mère, mais aussi celles qui s'occupent de lui à l'institution, et puisse nous reconnaître électivement, même si c'est souvent par le truchement d'un objet que l'on commence par exister pour lui. Cette inscription/introjection ne mobilise plus seulement l'oralité : ce n'est plus seulement « sa bouche de main »¹¹ qui avale le monde, c'est la main qu'il tend, c'est le sourire qui accueille et quelques fois le mot « bonjour » qui, timidement, se fait entendre. Il est là, dans la rencontre, commence à répondre à son prénom, et à dire « maman », mais on se demande toujours où il est... sa subjectivation reste, à la façon des tout petits au temps présépéculaire, toujours très dépendante d'un autre qui la soutient et l'inscrit.

Des débuts d'élaboration psychique (jeux, petits mots etc.) concernant l'absence et la présence, et une affirmation de lui apparaissent... La mère, avec ses moyens trouve du plaisir à ces rencontres qu'elle manque rarement... En notre présence, elle ne semble plus « tout à fait » Une... Des représentations de l'absence de l'enfant accompagnés d'affects apparaissent aussi dans le discours de la mère.

11. Fr. Dolto, in *L'image inconsciente du corps*, Paris, Seuil.

L'enfant ayant « conquis » sa mère éprouve maintenant une haine jalouse envers son petit frère : il peut vivre très douloureusement le ravissement d'elle par ce rival...lui qui sait qu'il lui doit son existence pour la mère. Nous avons pu en photographier la scène pour revenir avec eux sur ces événements.

Autour de l'envie et de la possession/dépossession, notre travail de représentation d'une oralité invasive s'efforce de ne pas laisser hors discours son mouvement de s'écraser dans/sur l'autre rival comme à se confondre avec lui.

Si c'est peut-être le début de la fin de l'errance, ce n'est que le début de notre travail !

Le monolinguisme de l'autre

Vous connaissez sans doute ce très beau livre de Jacques Derrida *Le monolinguisme de l'autre*¹², dans lequel il décline : « Je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne ».

Ou encore :

« On ne parle jamais qu'une seule langue », oui mais

« On ne parle jamais une seule langue ».

Ces très bien nommées propositions « *antinomiques* » bornent en effet un champ contradictoire/complémentaire¹³ dans lequel s'ouvre l'espace suffisant et nécessaire pour que le sujet soit vivant. Un espace d'identité en déplacement, en perpétuel mouvement non linéaire, sans cesse faisant retour, repassant par un point d'origine.

Car serait-il gelé sous une seule de ces propositions prise à la lettre, qu'il serait épinglé comme un papillon de collection : mort.

Cette proposition met au travail structurellement l'inscription dialectique du Un dans l'Autre.

« Quiconque doit pouvoir déclarer sous serment, dès lors : je n'ai qu'une langue et ce n'est pas la mienne, ma langue "propre" m'est une langue inassimilable. Ma langue, la seule que je m'entende parler et m'entende à parler, c'est la langue de l'autre. »¹⁴

Si cette langue n'est pas la mienne, cela ne signifierait pas pour autant que cette langue m'est étrangère... elle m'est autre, nuance ! Dans le double

12. J. Derrida, *Le monolinguisme de l'autre*, Paris, Galilée, 1996.

13. Complémentaire au sens de la physique de Niels Bohr.

14. Ibidem, p. 47.

mouvement qui habite cette phrase quelque chose me *déplace*. On y lit l'œuvre d'une décomplétude, d'une structure ouverte, et c'est en cela que ce monolinguisme de l'autre m'intéresse aujourd'hui : il est le travail de possession/dépossession à l'œuvre dans le maternel, dans le premier lieu de la langue maternelle. Dans la façon dont la mère et l'enfant vont chercher et soutenir l'élaboration d'un *pidgin* d'avant la langue maternelle, qu'il faudra reléguer dans les limbes pour y accéder. Double mouvement de séparation.

Faute du mouvement d'éviction de l'originel auquel il introduit, l'exil quelque peu réussi ne devient-il pas impossible ? Ne reste-t-il dès lors plus que l'errance ou l'identité paranoïaque pour celui qui est confronté à la perte de ce qui a fait lieu ?

Ce livre éminemment intime maintient, en effet, ouvert un espace entre soi et soi mais tout autant entre l'Autre en soi et l'autre.

L'interrogation portée jusqu'à qualifier d'audace l'usage du possessif « sa » pour la langue maternelle invite à démultiplier l'essai : « *Je n'ai qu'une mère et ce n'est pas la mienne* ».

Tel est le fil rouge du travail de possession/dépossession auquel nous invitons nos petits errants de la préoccupation maternelle primaire.

Car au début de notre intervention, l'enfant ne pourrait-il dire, s'il le pouvait, qu'elle lui est étrangère ?

Étrangère parce qu'elle ne se fait pas d'idées sur ce qui l'habite, étrangère parce qu'elle ne lui a pas obéi, qu'il ne l'a pas commandée, qu'il n'a pas été une valeur absolue pour elle et qu'elle n'a pas non plus cessé de lui obéir. Étrangère parce qu'il ne l'a pas plus possédée qu'il n'en a été possédé.

Étrangère (insignifiante) mais pas encore *Unheimlich* faute d'avoir pu être un *Heim* pour lui.

Et l'écueil ne serait-il pas qu'en fin de travail, il puisse proclamer qu'elle est désormais sienne, unique et inaliénable ?

Ne faut-il pas l'avoir pour s'en séparer et s'en séparer pour la retrouver, jamais semblable ?

Fondamentalement, en effet, l'unicité absolue de la mère qui ne *pourrait* être remplacée parce qu'*irremplaçable*, l'unicité absolue est une folie.

La mère une est une folie.

« Folle comme l'Un de l'unique »¹⁵, la mère Une pousse à l'errance.

Dans l'opération d'inscription dans le code, dans l'Autre comme lieu du

15. Ibidem, p. 107.

code, si la fonction maternelle y joue son rôle, c'est d'occuper une place de passage, une fonction de passeur (parfois clandestin) qui doit ouvrir à, faire l'hypothèse que son enfant puisse intégrer de nouveaux horizons.

Elle n'est pas l'Autre : elle est au lieu de l'Autre. Elle est « pas sans/passant l'Autre ». C'est le temps où comme le dit Lacan dans le séminaire « Les formations de l'inconscient », la métaphore paternelle joue « en soi ».

Son écart/jeu à elle-même est déterminant. Et a contrario, on voit que notre mère Une, dans son fonctionnement holophrasé et déficitaire, a bien du mal mais aussi bien du mérite à s'appuyer sur nous pour tenter un petit écart à elle-même sans pouvoir encore vraiment en jouer/jouir phalliquement en notre absence.

N'est-ce pas à la rencontre de cela que déambule cet enfant?

Mais alors, qu'est-ce donc qu'une rencontre ?

Une rencontre, ce n'est décidément nullement une évidence ou une occurrence de deux êtres. C'est ce qui marque, ne laisse pas indemne.

Nous avons discuté ci-dessus la constitution de ces quelques traces comme points de capiton, là où l'estampille du désir de l'Autre ouvre à une question.

Une rencontre, donc, c'est ce qui permet à chacun des protagonistes d'être quelque peu déplacé, déplacé quant à lui-même, à ses certitudes, son savoir, ses fondements, etc.

« Ils auront compté », dira-t-on.

Certains avec lesquels je partage au quotidien ce travail savent qu'à certains moments où le transfert s'est suffisamment noué pour bousculer en acte ce que nous pensions savoir, ces petits patients deviennent ce que j'appelle des « amis de travail ». Des petits « potes » dès lors qu'ils auront été enseignants !

Il n'y a là, je vous prie de le croire, aucune effusion affective déplacée et si ce n'est une interrogation entre nous (que s'est-il passé ?), rien ne se modifierait du cours de notre prise en charge !

Un petit opuscule de Giorgio Agamben sur l'amitié m'a permis récemment d'analyser plus avant cet étrange effet de transfert qui je crois a le plus grand rapport avec le sujet de ces journées, tant je pense que faute de quelques rencontres dignes de ce nom, l'exil devient une expérience qui peut côtoyer la dépersonnalisation.

Agamben y discute les propos célèbres d'Aristote sur l'amitié¹⁶. Parmi ceux-ci, il souligne les moments où Aristote relève qu'exister signifie à la fois sentir et penser. Exister, c'est se sentir exister. Et ce que « l'homme de bien » sent, il le « con-sent » aussi avec son ami...qui est un « autre soi-même » (*heteros autos*).

Le commentaire qu'il en fait nous intéresse au plus haut point quant à l'exil et l'errance en ce qu'il recèle une dimension à la fois subjective et politique.

Il nous dit ceci : « La sensation de l'être est en effet toujours *déjà partagée et l'amitié nomme ce partage* »¹⁷.

Ne pourrait-on dire cela aussi de tous ceux qui ont occupé ce lieu de l'Autre, je veux dire ceux qui ont pu transmettre cette altérité, cette transcendance ?

L'ami de travail n'est donc nullement un *alter ego*, un petit autre dirait-on, mais quelqu'un qui a permis que *déjà* se mette en acte une altérité qui me et le concerne dans le sentiment d'exister. Il n'y a là aucune intersubjectivité : c'est d'un temps préliminaire à la constitution de « l'objet » dont il s'agit.

Ce con-sentir qui disloque et délocalise la sensation est une « *désubjectivation au cœur même de la sensation la plus intime de soi* »¹⁸.

Pourrait-on y voir une homologie avec ce déplacement, jeu, écart (non synonymes : il y aurait là toute une nosologie à inscrire !) si essentiel à mes yeux ?

Il y a là, toute une nouvelle acception de l'autre : ni Autre de la transcendance, ni semblable, mais autre de l'inscription incarnée d'une division.

Il convient donc, à mon sens, de déplacer l'adage romain repris par Freud : la mère certaine et le père toujours incertain. Car si on sait (quoique de nos jours...) *qui* est la mère, on ne sait en tout cas pas ce qu'elle est.

L'incertitude maternelle porte sur l'être, l'incertitude paternelle sur la nomination. Et toute forclusion de cette incertitude rend la perte menaçante de mélancolisation, toute certification comblante est potentiellement dépressogène.

Remarquons, enfin, comme le souligne si pertinemment Agamben, que ce nouveau statut de l'autre recèle aussi une valeur politique, c'est-à-dire concernant le « vivre ensemble » : il se pourrait bien que c'est moins de parta-

16. G. Agamben, *L'amitié*, Paris, Payot, Rivages, 2007.

17. Ibidem, p. 33.

18. Ibidem, p 40.

ger certaines valeurs, lois, religion, langue etc. que se fonde une communauté, mais de permettre cette expérience fondamentale d'être **déjà** partagé par l'autre, avant toute qualité de l'autre, avant tout repérage d'un trait distinctif, avant tout jugement prédicatif posé sur ce qu'il est ou représente.

Peut-être que là aussi, le travail des liens précoces contribue-t-il à inscrire ce minimum d'identification nécessaire à l'humain pour circonscrire la haine et appartenir, comme on dit sans sourciller, à une communauté.

* * *

DISCUSSION

M-J. S. – Un grand merci, Christian pour cet exposé. Tu as une manière très personnelle et, je trouve, extrêmement parlante de parler de ta clinique, qui est une façon de mettre en scène une certaine représentation où tu ménage soigneusement une marge d'équivoque, de sorte que les choses ne sont pas figées, mais qui sont une manière de laisser entendre comment se construisent, se constituent un sujet et une subjectivité.

Au fond, c'est quelque chose dont, comme analyste, on est témoin après coup de ce qui a manqué ou du symptôme qui a été mis à la place, mais toi tu travailles véritablement dans la constitution. Et si j'avais très envie de t'entendre, surtout dans ces journées sur l'exil à ce sujet, c'est pour une raison très précise : c'est que certains exilés ont déconstitué leur subjectivité. C'est peut-être complètement barbare comme expression mais je pense que pour des enfants clandestins qui ne peuvent pas dire leur nom, ni d'où ils viennent, qui survivent comme ça, actuellement à Bruxelles il y en a des centaines, ce n'est pas du tout extravagant de penser qu'il y ait une déconstitution, c'est-à-dire une subjectivité qui est complètement en panne et peut-être qu'il est impossible de retrouver les pièces du puzzle. C'est en examinant ce thème de l'exil que j'ai réalisé pour la première fois que peut-être l'opération de la constitution subjective était réversible, qu'on pouvait perdre ce qui est essentiel à cette constitution.

Ch. Dubois – Il y a un très beau film *Nobody Knows* qui parle de ce que tu viens de dire. *Nobody Knows*, c'est l'histoire de quatre enfants japonais assignés à résidence puisque seul l'aîné peut sortir par leur mère, une mère très errante dont on voit, tout au long du film, la déconstruction dont tu parles. Elle n'est pas la même pour le premier que pour les deuxièmes et pour la dernière qui en meurt. C'est un film assez remarquable que je vous conseille là-dessus. On voit bien que cette dimension d'errance n'est pas homologue puisqu'ils sont assignés à résidence, socialement ils

n'ont plus qu'un lieu, mais on voit bien la déconstruction psychique que ça produit. C'est effrayant.

N. H. – J'ai toujours apprécié ton travail avec les enfants, Christian. Juste pour m'arrêter sur ton titre, Une bouteille à la mère... Jeter une bouteille à la mère implique au moins deux hypothèses : il y a une adresse et il y a un sujet. Peu importe dans quelle situation se trouve ce sujet, il lance quelque chose à la cantonade. Cette bouteille a une adresse et cette adresse, pour rester dans ce que tu as développé, c'est le lieu de l'Autre. Mais maintenant pour les enfants tout petits, quide ce lieu va incarner quelque chose pour cet enfant et lui supposer une hypothèse de sujet et soutenir l'hypothèse de sujet ?

C'est comme ça que j'ai entendu une mère n'est pas une mère, dans le sens que les enfants placés, les enfants adoptés nous apprennent très tôt qu'il y en a plusieurs qui peuvent venir assurer une fonction maternelle mais il y en a au moins un qui nous dit : il y a une mère et il veut savoir qui c'est. Ce sont les adolescents et les adultes que j'appelle moi-même les fous de l'origine. C'est-à-dire les enfants et les adultes adoptés qui se disent toujours : ma mère n'est pas ma mère, ma famille n'est pas ma famille, mon destin n'est pas mon destin... Donc, comme s'il y a quelque chose qui serait vraiment mon destin, ma mère, etc. À ce moment-là, c'est ce que j'ai essayé d'appeler *Flying Dutchman*, plus personne ne peut venir effectivement occuper cette place pour eux, pour leur faire entendre ce qui serait un retour de leur propre message. C'est-à-dire, dans ce sens-là, ce sont des enfants qui sont complètement dans l'errance.

Ch. Dubois – Une bouteille à la mère, c'est le pari clinique qu'on peut faire. C'est de cela qu'il s'agit. Je pense qu'une partie du travail qu'on peut faire c'est, je n'aime pas le reprendre comme tel, mais si on imagine le graphe de Lacan avec le grand A, le lieu du code, c'est qu'entre les diverses acceptions de l'Autre, je pense qu'il faut que quelque chose se lie. Dans ces situations de placement et de rupture, on a : A, A', A'', A''', etc. Sans que ça vienne s'articuler dans une substitution signifiante, il faut que quelque chose se lie et je pense qu'une partie du travail c'est faire réseau entre ces déclinaisons de l'Autre. Il y a quelque chose d'essentiel là, quand je dis « se lie », je ne veux pas seulement dire du côté de la succession, je veux dire parfois du côté de la substitution, du côté de la prévalence, du côté de l'effacement... Je pense que l'errance c'est être confronté à ça et puis ça et après pourquoi pas ça... C'est donc un développement purement métonymique.

M. G. – J'avoue qu'au départ, je n'arrivais pas à faire le lien entre l'exil et ce que vous avez amené, puis, à la fin, ça devient beaucoup plus clair. Mais

il y a quelque chose qui m'a interpellé, c'est quand vous avez évoqué spontanément par rapport à la position que vous prenez dans le travail que vous essayez de lier cette mère et cet enfant comme passeur clandestin.

Vous avez nommé ça, j'ai trouvé que c'était une indication hyper intéressante parce que vous évoquez une fonction très importante dans l'exil. Est-ce que la clinique de l'exil ou la problématique de l'exil, prenons les choses plus largement, ne pourrait pas être un univers susceptible de permettre de nommer des positions que dans cette clinique vous évoquez ? Parce que, dans cette clinique, le lien n'est même pas construit, on ne peut pas dire que l'enfant soit exilé de la mère. Donc, il s'agit de moments fondateurs qu'il faut trouver le moyen de faire advenir. Et en effet, dans la problématique de l'exil il y a un tas de fonctions, justement hors institution, parce qu'il ne s'agit pas des agents officiels qui peuvent accompagner les migrants clandestins, il y a les passeurs clandestins que vous nommez. Et puis il y en a un tas d'autres : il y a ceux qui embarquent les clandestins, qui leur disent ce qu'il faut faire, par exemple.

En effet, vous avez évoqué la question mimétique de l'intervention mais tout en essayant de se démarquer pour qu'ils puissent y mettre du leur et je dirais dans ceux qui embarquent les clandestins, je pense à Cuba et aux États-Unis, ils leur donnent toute une reproduction mimétique de ce qu'ils doivent faire, en même temps les relations et la place de pouvoir sont appropriées à leur compte de ce qui adviendra. Mais je me disais, c'est une question : est-ce que vous pensez que dans la situation de l'exil avec les divers opérateurs qu'on peut trouver pour opérer ces passages, ces reliures, travailler les liaisons et les déliaisons, il y a là un univers symbolique capable de mieux nommer la position que l'analyste prend dans le travail qui est le vôtre et qui consiste à faire advenir un lien ?

Ch. Dubois – En fait ce qu'il y a d'extraordinaire lorsqu'on fait un exposé, c'est qu'on n'imaginait pas dire tant de choses quand on l'a dit. Donc, il faut que je prenne un temps pour réaliser que j'ai peut-être dit quelque chose de ce que vous venez de dire.

Mais effectivement, moi passeur clandestin ou moi clandestin c'était une fonction que quand vous disiez : il y a l'adversité et il y a l'adversaire... Quand on peut passer de l'adversité à l'adversaire, il y a un passage, il y a une articulation, on ne se trouve pas à un lieu comme on aurait pu se trouver à un autre. On se trouve à un lieu parce que cette opération politique ou militante, elle confère non seulement un sens mais surtout une articulation d'un lieu à un autre. Quand on part parce qu'on est adversaire, j'imagine qu'on a plus de raisons d'être à un endroit qu'à un autre,

il y a une articulation qui se fait.

Dans la clinique avec les tout jeunes gosses, l'articulation est essentielle : entre celle qui va s'en occuper à la pouponnière, celle qui va s'en occuper pendant un temps, s'il n'y a aucune articulation, il y a une fonction qui est carente, c'est celle du passeur clandestin. Quant au fond, on travaille avec cette famille dans une salle d'une pouponnière bruxelloise, un des temps essentiels c'est comment est-ce qu'on va le raccompagner là où il vit ? Et où va la mère quand elle part ? L'articulation de ces figures de l'Autre me paraît essentielle. Or, c'est bizarre, mais on y pense pas tout de suite, on pense qu'on a fait son boulot, il est tard, on peut rentrer... On n'y pense pas tout de suite que l'essentiel, c'est de l'articuler à comment l'autre, un autre cette fois-ci, va prendre un relais dont on ne sait pas trop quoi. Ces temps intermédiaires, ces temps de passage... C'est pour ça que je dis parfois clandestin parce qu'on ne s'imagine pas l'importance du passeur clandestin. On se dit : celui-là il a un rafiot, ... Nous on est souvent dans cette place-là.

Cette idée m'est venue parce qu'on chevauche deux temps de travail dans cette pouponnière à un moment donné et ma collègue était en retard, comme elle était en retard et que moi j'étais pressé parce que je devais aller ailleurs, je lui ai dit : voilà je te laisse avec tout ce petit monde et tu te débrouilleras bien pour la fin. Elle me dit oui, elle aurait mieux fait de me dire non, mais elle m'a dit oui et donc je suis parti. Ça ne s'est pas très bien passé cette fois et ce n'est qu'après coup qu'on se rend compte que le temps essentiel, c'est le temps de passage. C'est l'articulation d'une déclinaison de l'Autre, d'un visage de l'Autre, avec un autre visage de l'autre et ces temps-là moi j'avais mis ça dans passeur clandestin mais je n'avais pas fait le lien avec ce que vous venez de dire. Maintenant, je peux faire deux, trois pages en plus...

Intervention – Je n'ai pas envie de poser une question mais plutôt d'étoffer ce que Christian Dubois a dit par rapport à ma clinique. Je travaille avec des enfants et des mamans séropositives à Saint-Pierre et vous disiez : il faut un minimum d'identification humaine. Moi je dirais un peu plus c'est-à-dire que, dans cette identification, il faut que la maman y croie, qu'elle croie en ce que vous croyez.

Moi, je dis ça par rapport à ces mères qui sont porteuses du virus et qui ont une panique bleue de le transmettre à leur bébé malgré les avancées scientifiques, il y a le fantasme encore de porter la mort... Donc à la naissance de l'enfant, ça prend plus ou moins six semaines si on donne un traitement à l'enfant pour que la mère soit rassurée de la non-transmission verticale. C'est à ce moment que la mère dit : mon enfant est né. Il y a

une deuxième naissance et dans ce temps-là, l'identification humaine ne peut se faire que si on est présent dans leur discours pour qu'elles puissent y greffer le leur, malgré la panique, et en rassurant par le discours médical et du fait qu'on a envie de les écouter dans leurs angoisses. Il faut pouvoir créer ce lien qui va leur permettre de se reconnaître non pas en tant que HIV mais en tant que maman.

Ch. Dubois – Il faut qu'elle y croie à ce que vous croyez... C'est un peu ça que vous amenez. Évidemment, ce serait facile de répondre qu'il faut qu'elle fasse transfert, de reprendre ça comme ça, mais ça va un cran plus loin ce que vous dites. Ce n'est pas seulement qu'il faut qu'elle fasse transfert, au fond, il faut qu'elle puisse penser que si c'est vrai qu'on transmet la mort quand on transmet la vie, on transmet quand même la vie. Ça ne va pas de soi dans certaines circonstances.

M-J. S. – Je pense aussi, Christian, que la question du passeur est pertinente pour la clinique adulte. L'analyste, je pense, oublie trop souvent qu'il n'est pas le destinataire ultime du transfert mais que c'est un passage.

D. D. – Christian, ce que tu dis de la nécessité d'accompagner les passages, les départs, etc. Ça me fait penser à la nécessité qu'on avait trouvée dans les crèches que la puéricultrice puisse dire à l'enfant, au moment où la mère s'en va, ce que fait la mère quand elle n'est pas là. Donc, qu'elle demande à la mère ce qu'elle fait de manière à mettre des mots sur ce que la mère fait.

Ch. Dubois – Parfois on essaie de pousser les choses jusqu'à en avoir certaines images parce que les jeunes mêmes sont très... Je ne pense pas que ce soit un effet de la civilisation actuelle, mais ça parle une image. Pour peu qu'on la fasse parler, ça s'inscrit tout de suite autrement. C'est difficile parce lorsqu'on lui demande une photo de là où elle vit... On ne l'a toujours pas eu parce qu'elle ne l'entend pas comme venant donner corps aux paroles qu'on va pouvoir donner sur son absence, sur sa localisation... Mais effectivement, j'entends bien ce que tu amènes.